

Sœur Marie-Céline de la Présentation

23 mai 1878 – 30 mai 1897

Sr Marie-Céline est née en Dordogne, dans le petit village de Nojals , dans le canton de Beaumont.

Elle est la 5^{ème} d'une famille de 12 enfants. Son père s'appelait Germain Castang et sa mère, Marie Lafage. La petite fille sera baptisée le lendemain de sa naissance et recevra les prénoms de Jeanne, Emilie. Son papa, à qui un prêtre avait fait connaître Pibrac et Ste Germaine, lui donna le nom de Germaine et tout le village l'appelait « la petite Maine ».

(pour mieux la situer dans le temps, j'ajoute qu'elle est contemporaine de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, la même maladie les a emportées à quelques mois d'intervalle ; Bernadette Soubirous quant à elle est morte l'année suivant la naissance de Germaine : elle a donc connu les débuts des pèlerinages à Lourdes)

Une famille chrétienne.

Pour bien comprendre la vie spirituelle de sr Marie-Céline, regardons dans quel terreau humain elle a grandi.

La famille Castang, Germain et son frère Etienne, était la plus aisée de Nojals et possédait de nombreux biens. Le papa de notre « petite Maine » était un homme courageux au travail : il avait abandonné le travail de la terre, pour ouvrir un petit café et une épicerie, au rez-de-chaussée de la grande maison qu'il avait lui-même construite.

Cette maison existe toujours, et il est très émouvant de découvrir à l'étage le lieu de vie de cette famille. La maman s'occupait de sa maisonnée et aussi du travail à l'épicerie.

C'était une famille profondément chrétienne : ils priaient ensemble le chapelet.

Ils vivaient une vraie charité, tout pauvre était accueilli et réconforté, tout nécessiteux était assuré de trouver dans cette famille le couvert et le gîte pour la nuit.

« Un jour où on avait fait l'aumône à plusieurs pauvres, une parente en visite, s'avisa de renvoyer un mendiant. Mr Castang s'en aperçut et dit à sa fille aînée Lucie en lui tendant une pièce : « cours après lui et donne-lui cela », et il ajouta « un sou donné à un pauvre n'appauvrit jamais ».

Une autre fois, une femme arriva sous une pluie glaciale, portant un enfant déguenillé et tremblant de froid... vite Mme Castang fit rentrer cette femme, l'assoit au feu et court à ses armoires : elle habille de son mieux la mère et l'enfant, les restaure et les renvoie réconfortés.

On parlait de la charité des Castang jusque dans les villages voisins. On en parlait aussi en famille, et...on critiquait.

L'Eglise et l'école.

L'église du village se trouve exactement en face de la maison familiale, il y a juste la rue à traverser. Quant à l'école, tenue par les Sœurs de St Joseph d'Aubenas, elle est sur le même trottoir

que la maison, à quelques dizaines de mètres : Germaine la fréquenta dès l'âge de 4 ans. Plus loin, peut-être à 200 ou 300 mètres, la maison de l'oncle Etienne.

Un tempérament bien trempé !

A 4 ans, la « petite Maine » était une fillette vive, joyeuse, avec ses grands yeux bleu-vert au regard droit et ses boucles d'un châtain blond.

Quelquefois, son caractère fort et volontaire tournait au caprice...

« Un jour, Germaine enfant, ayant mangé une sardine sans toucher à son pain, en demande une seconde. Comme on la lui refuse, elle lance vivement cette petite impertinence : « eh bien, j'irai dire partout que tes sardines ne valent rien, et tu n'en vendras plus, voilà ! »

Inutile de dire que la réaction des parents fut immédiate et lui enleva à jamais le goût de tels arguments. » P.M.Lekeux ofm

Elle avait une façon hardie de saluer n'importe qui en le regardant en face, qui faisait dire à sa maman : « cette fille a un toupet à faire descendre de cheval six cavaliers ! »

« Au cours d'une dispute avec son frère aîné, elle ne trouva rien de mieux que de décrocher le fusil de son père, et ainsi armée, de poursuivre Louis qui fuyait en poussant des hurlements d'épouvante. La réaction de la maman fut aussi rapide qu'exemplaire... »

Nous avons encore quelques délicieux récits des bêtises de Germaine, qui nous laissent entrevoir tout le travail d'éducation de la maman auprès de ses enfants.

Une maman courageuse, pleine de bon sens, qui s'employait par son éducation, à faire comprendre et vivre à ses enfants de grandes valeurs : l'honnêteté, la franchise, l'entraide, la charité, tout ceci basé sur la prière quotidienne. Elle allait souvent prier à l'église juste en face de la maison, et Germaine la suivait volontiers, restant de longs moments calme et silencieuse devant le tabernacle.

Quand l'handicap survient

« Elle était jeune, environ quatre ans et demi. Un jour de mars, au sortir de l'école chauffée, alors qu'elle-même était chaussée chaudement, comme le soleil brillait, ses compagnes eurent l'idée d'aller se tremper les pieds dans un petit ruisseau passant par Nojals, elles y restèrent longtemps et quand elles en sortirent, Germaine se sentit mal et tomba malade aussitôt.

Elle dormit sans interruption pendant trois jours. La maladie se révéla grave : le pied se retourna, la marche devint difficile, lente et douloureuse. On installa un appareil qui ne régla pas le problème. L'hiver, elle avait des engelures qui dégénéraient en plaies : elle était devenue infirme. »

Inutile de dire que c'était la consternation dans la famille, et le médecin se montra impuissant. La jolie petite Maine était devenue boiteuse, elle avait laissé sa santé dans le petit ruisseau de la Bournègue. La maman voulut demander publiquement la guérison de son enfant, et alla en pèlerinage à Clottes, situé à 1km1/2 du village où il y a une antique chapelle dédiée à Ste Anne. Les femmes de Nojals l'accompagnaient, mais Germaine demeura infirme.

L'épreuve peut écraser et anéantir une personnalité, ou au contraire la pousser à se surpasser, à grandir, à donner le meilleur d'elle-même.

On vit le caractère de la petite fille changer, car la violence de son tempérament aurait pu devenir dangereux. Elle devenait plus sérieuse, plus patiente, on sentait comme un approfondissement, une vie intérieure qui se creusait.

Une de ses grandes occupations était de cueillir des fleurs pour orner l'autel de l'église, ou la statue de la Vierge à la maison. On la trouvait souvent à l'église, où on la voyait prier avec un recueillement surprenant pour son âge.

Elle manifestait aussi un très grand attachement à sa famille, une famille où on travaillait dur, où les enfants étaient accueillis comme un cadeau du ciel, où on s'aimait, tout simplement.

Lucie, la fille aînée des Castang, avait été prise en charge par son oncle paternel, pour soulager un peu la famille. A l'âge de 13 ans, comme elle avait exprimé un désir de vie religieuse, son oncle accéda à sa demande et favorisa son entrée chez les Sœurs de Saint Joseph. Les adieux avec la famille furent pleins de larmes de part et d'autres, mais elle raconte elle-même son déchirement : « Mes sanglots redoublèrent en disant adieu à ma petite Germaine, alors enfant de huit ans environ ; je la pressais longuement sur mon cœur, des larmes pleins les yeux et le cœur brisé. A grand'peine on put nous séparer »

Après ce départ de sa sœur aînée, Germaine, tout naturellement se mit à seconder sa maman auprès des petits frères et sœurs, Benjamin, Lubine, Lucia. Elle était leur petite maman, et c'était impressionnant de voir cette enfant infirme, déjà devenue « une grande », se dévouer sans compter pour sa famille.

Le malheur rode.

Petit à petit, le climat serein de la famille s'altéra. Le papa vaillant, mais peut-être imprudent, se lançait dans des affaires où il essayait des revers. Les dettes s'accumulent, il se fâche avec son frère, avec d'autres créanciers, il est de plus en plus aux abois.

Toutes les affaires qu'il entreprenait, ne pouvaient aboutir, faute de persévérance.

A la maison, rien ne va plus. La petite Maine est encore jeune pour bien comprendre ce qui se passe, mais elle voit bien que son papa devenait impatient, difficile, agressif, elle voyait sa maman les larmes aux yeux. Que se passait-il donc ? Les frères aînés Louis et Lévy se dressent contre leur père, lui reprochant surtout sa dureté envers la maman, il y avait des scènes pénibles, le climat si cordial de la maison se détériorait de jours en jours.

Cette famille qui avait tant de fois vécu le partage avec plus pauvre, se voyait maintenant dans l'obligation de demander de l'aide. A l'école, Germaine avait souvent amené des cadeaux, maintenant c'était l'inverse, les sœurs lui donnaient du pain à ramener à la maison.

Bientôt, tous les biens furent saisis. Germaine avait 9 ans. Il fallut partir, quitter Nojals et la grande maison, quitter la proximité de l'église et de l'école, quitter tout ce qu'on aimait...

« Un jour de grand matin pour ne pas être vus, les exilés, la mort dans l'âme, se mirent en route, n'emportant de leur avoir que quelques hardes chargées sur une petite charrette à âne. Dans ce triste butin arraché au désastre le seul objet de valeur était un beau crucifix que Germain (le papa), avait acheté jadis et dont il ne voulut pas se séparer.

Madame Castang portait dans ses bras la petite Lucia qui n'avait qu'un an. »

On ne sait pas trop pourquoi et comment, Mr Castang avait pu conserver un pré, situé à 4 km de Nojals, et voyant la catastrophe arriver, il y avait construit un abri de fortune.

« après une longue marche dans la demi-obscurité, la caravane pénétra au petit jour dans le pré humide. Les malheureux furent consternés à la vue de leur nouveau logis : quatre murs bas d'une grossière maçonnerie, une toiture de tuiles posées vaille que vaille sur un lattis de perches soutenu à l'intérieur par des étais mal équarris, une porte qu'on ne franchissait qu'en se baissant. Au haut d'un des murs une seule ouverture servant de fenêtre : un trou carré de 30 centimètres de côté, éclairant à peine le réduit. Celui-ci mesurait à l'intérieur 2 mètres cinquante de large sur 7 de profondeur, et c'est tout juste si l'on pouvait s'y tenir debout. Pas l'ombre de mobilier. Comme parquet, la terre nue, et en guise de cheminée un trou dans la toiture, et ils étaient 9 à devoir loger là dedans... au fond de l'ancre était installé l'âne et une vache était casée dans un appentis contigu. Pas de chaises : on s'asseyait sur des rondins. Tout le monde couchait sur une sorte de lit de camp commun. »

Nous sommes devant un récit désolant, la descente sociale d'une famille qui jusque là était une des plus aisées du village, et qui par une accumulation d'erreurs du père de famille, sombre dans la misère.

« Ils considérèrent longuement ce refuge de misère avant d'avoir le courage d'y pénétrer. Puis, y ayant jeté leur pauvre bagage, fatigués par la route, ils s'assirent sur le sol. Et sans oser se regarder, ils se mirent à pleurer. Mme Castang refoulait ses larmes, Germaine se sentait prête à éclater en sanglots. »

tout de suite elle pensa au bien des autres, se ressaisie et redonne courage à ses frères et sœurs, leur expliquant que c'était « en attendant ».

Oui, en attendant que le papa trouve une solution, mais cet « en attendant » dura presque 3 années car le père courait toujours après des mirages... au lieu de parer au plus pressé.

Dans cette triste situation, Mme Castang donna encore le jour à 2 enfants, Paul et Edmond, surcroît de soucis.....

Dans cette détresse, la vie intérieure de Germaine s'approfondit. Elle ne peut plus aller à l'église près du tabernacle, elle ne peut pas préparer sa première communion, ce qui la désole, car elle en a un immense désir. Sa sœur aînée raconte que le jour de sa première communion, Germaine qui avait alors 6 ans ne l'avait pas quittée de la journée, s'accrochant à sa robe. On l'avait questionnée sur son comportement, et elle avait répondu tout simplement : « c'était pour être plus prêt de Jésus »

Ainsi privée de tout soutien, elle apprit d'autant mieux à trouver Dieu dans son cœur, et c'est là qu'elle l'adorait en silence, elle s'unissait à Lui dans la douleur et dans l'amour. Cette écrasante solitude de Salabert fut pour elle comme un temps et un lieu d'approfondissement, elle s'enfonça plus avant dans la vie intérieure.

Pour en parler, je me permets d'utiliser un extrait d'une homélie du Père Le Nezet de La Rochelle, car je ne saurais mieux dire.

Sa vie est une vie eucharistique : « elle se fera elle-même présence réelle du Christ au milieu des siens. Cette présence est une présence toute simple, très humble et gratuite. Cette présence ne fait pas de bruit, elle est présence de charité, vie donnée. En adorant le Christ dès son plus jeune âge dans sa présence eucharistique, elle saisit d'une manière lumineuse ce qu'est la Présence Réelle de son Seigneur, l'invitant elle-même à cette qualité de présence aux autres. « Devenez ce que vous recevez »

« A travers sa courte vie, nous percevons sa mission : se faire présence réelle du Christ au cœur du monde.

C'est la « petite voie » de Germaine. Thérèse de l'Enfant Jésus a mis par écrit, elle a expliqué sa petite voie, Germaine n'a eu que le temps de la vivre en nous montrant le chemin car ce message est un appel pour nous tous aujourd'hui. Nous sommes appelés à être des présences réelles du Christ dans le monde. »

Pour revenir à notre récit, je ne peux pas passer sous silence un évènement aussi bouleversant que surprenant, et qui montre la qualité et la générosité des époux Castang, jusque dans la misère la plus noire.

« Mme L... de Nojals, avait un bébé de 2 mois qu'elle voyait dépérir, ne pouvant l'allaiter elle-même. Il fallait d'urgence lui trouver une nourrice. On songea à Mme Castang. Malheureusement les deux familles, à la suite sans doute des tractations de Germaine, étaient brouillées ; on en était venu à ne plus se regarder. Que faire ? L'amour maternel passa outre, et Mme L arriva un jour, son enfant dans les bras, à l'abri du pré Castang.

La démarche était hardie. Madame Castang allaitait elle-même un enfant. Et celui qu'on lui apportait, malingre, couvert de croûtes, était hideux et repoussant...

C'est cela précisément qui toucha le cœur de cette femme généreuse. Elle échangea quelques mots avec son mari qui était présent : on sévrerait leur enfant un peu plus tôt, et l'on sauverait celui-ci. Oubliant les malentendus passés, surmontant son dégoût, elle prit l'affreux nourrisson. Elle le sauva : il est devenu un homme robuste et sain. »

La situation de la famille devenait tragique, on périssait sur place, les santés s'altéraient, le moral fléchissait, les petits dépérissaient.

« un jour Germaine n'y tint plus. Il n'y avait plus rien, les enfants pleuraient, sa mère était au martyre. Ramassant son courage à deux mains, elle prit la brouette, et durant des heures, clochant et trébuchant de cet effort trop lourd pour elle, elle fit la tournée de fermes, demandant l'aumône. La fière Germaine Castang se faisait mendicante par amour pour les siens. Elle rentra exténuée, ivre de douleur, mais elle leur rapportait à manger. »

Cette période d'épreuve a transformé Germaine. Elle a perdu son allant primesautier, elle est devenue plus grave, plus concentrée, ses traits se tendirent. Son visage a pris comme une douceur sérieuse un peu mélancolique, et cela restera son expression habituelle.

Enfin une solution

« Un jour le père revint tout joyeux de Bordeaux : il y avait trouvé un emploi, non pas brillant, mais suffisant pour faire vivre la famille. Il avait loué, au faubourg de Saint Genès, une petite maison : on allait quitter enfin cet enfer de Salabert pour aller habiter en ville. »

Ils arrivèrent donc à Bordeaux au printemps 1890 : Louis, le fils aîné était encore à l'armée, Lucie était au couvent des Soeurs de Saint Joseph sous le nom de sr Marie de St Germain, deux enfants étaient morts pendant ces 3 années tragiques. Il restait donc huit enfants, Guilbert, le plus grand, avait 16 ans et Edmond était encore à la mamelle.

Le papa avait un emploi d'aide boulanger et portait le pain à domicile. Ce qu'il gagnait était juste suffisant pour nourrir les siens, mais ce n'était plus la misère, seulement la pauvreté.

Germaine entra dans sa 13^{ème} année, elle aurait bien voulu retourner à l'école, préparer sa 1^{ère} communion, mais il y avait tant à faire à la maison...elle resta à la maison pour aider sa maman.

L'hôpital

Au début de 1891, Germaine fut mordu au bras par un chien. Par crainte de la rage, on l'envoya à l'hôpital voisin. Les docteurs, naturellement examinèrent aussi la jambe malade. « Ma fille, dirent-ils, il faut soigner cela et sans tarder. Va demander à ta maman de pouvoir entrer à l'hôpital, et nous te guérirons. »

Le 7 février 1891, elle fut donc admise à l'hôpital-hospice des Enfants de la route de Bayonne. L'établissement, de fondation récente, avait bel aspect, et était desservi par les Sœurs de Saint Vincent de Paul.

Quand Germaine pénétra dans la belle grande salle du pavillon de chirurgie...elle fut émerveillée : « oh ! ma sœur, s'écria-t-elle, c'est le paradis ici ! »

L'intervention eut plein succès : le pied fut redressé, Germaine pourrait désormais marcher assez facilement, avec une claudication fort atténuée. En attendant, la jambe dans le plâtre, elle était soignée avec un dévouement tout particulier, car elle attirait l'affection de tous ; c'était son tour à se voir choyée, entourée d'attentions maternelles, et son cœur débordait de gratitude.

Mais quand elle put marcher, l'instinct du dévouement repris le dessus. Elle voulut se rendre utile, et, pour montrer sa reconnaissance, demanda de pouvoir aider à soigner les autres enfants de la salle. La bonne sœur Adélaïde ne put le lui refuser. Elle amusait les petites malades, excellent à ramener le sourire sur un visage en pleurs et leur apprenant à prier et à bien souffrir. Son exemple était tout un apostolat.

Sœur Adélaïde raconte : « elle était très courageuse et d'une sagesse, d'un bon sens, d'une délicatesse, d'une patience bien au-dessus de son âge ; c'était la copie vivante du cœur et des vertus de sa mère que j'ai toujours considérée comme une sainte femme. Elle lui ressemblait encore par sa piété. Elle priait si bien, récitait si pieusement son chapelet que les autres enfants se disaient entre elles : 'voyez Germaine, comme elle prie bien !' et joignant les mains et baissant les yeux, elles essayaient de faire comme elle.

Le sort s'acharne

Germaine allait bientôt sortir guérie, après plusieurs mois d'hospitalisation. Mais le malheur rode encore autour de la famille : le 28 février on apportait à l'hôpital le petit Edmond, le dernier-né, atteint de pneumonie et tuberculeux. Il mourut le 4 mai âgé d'un an.

Quelques jours plus tard, une épidémie de rougeole sévissait dans la famille. Coup sur coup Germaine vit entrer à l'hôpital ses deux petites sœurs et ses deux petits frères. Les deux petites filles guérissent, mais pour les garçons, il y eut des complications, et à un mois d'intervalle tous les deux moururent. La douleur des parents fut déchirante.

Germaine souffrit cruellement, tant de la perte de ces chéris dont elle avait été la 'petite maman' que de la peine terrible de ses parents. Elle mettait toute sa tendresse à les reconforter. Mais le père, effondré, sanglotant, semblait désespéré et repoussait sa fille, refusant d'être consolé.

Le 30 juillet, après presque 6 mois d'hospitalisation, Germaine pouvait rentrer à la maison.

Son frère Louis était rentré de l'armée dans un état inquiétant. Ayant au cours d'une manœuvre, couché sur de la paille humide, il avait pris une bronchite qui avait évolué dangereusement. Maintenant, c'était la phtisie : il était mortellement atteint.

Germaine, devant cette situation, voulait rester à la maison pour aider les siens. Mais sa courageuse maman s'inquiétait de son avenir, elle s'informa, et Germaine fut reçue comme pensionnaire dans un établissement voisin, le « Refuge de Nazareth » qui accueillait des fillettes pauvres et abandonnées.

Le refuge de Nazareth

Le 12 septembre 1891, Germaine entrait à l'ouvroir, elle aurait préféré aller à l'école, continuer à s'instruire.....les débuts furent difficiles, elle était 'la nouvelle' ou 'celle qui boite'. Mais bientôt, elle fit l'admiration et l'étonnement de tous, par son application, sa discrétion, sa très grande piété, et son sens des autres. Toutes les petites camarades ont vite compris qu'on pouvait tout demander à Germaine : finir un ouvrage, prêter son dé à coudre au point de se priver du sien, refaire un ouvrage mal fait pendant la récréation, au réfectoire, elle échangeait discrètement son assiette avec sa voisine de table qui n'arrivait pas à manger ses haricots...etc, etc...on en usait, on en abusait, mais Germaine restait d'humeur égale avec un grand contrôle d'elle-même. Son amie Joannès nous a laissé bien des récits !

Son grand bonheur était qu'il y avait une chapelle, elle retrouvait donc cette grande proximité avec le Saint Sacrement, qu'elle avait vécue durant son enfance.

« il suffisait de la voir à la chapelle. Dès qu'elle y pénétrait, plus rien, ne comptait pour elle. Elle demeurait immobile, plongée dans sa prière, dans une attitude de recueillement si extraordinaire qu'ici comme à l'hôpital, tout le monde bientôt en fut frappé. Toute sa personne irradiait la ferveur, l'amour, l'adoration. »

Dès son arrivée au refuge de Nazareth, on lui donna une place à la chapelle, non pas avec ses camarades au milieu, mais sur le côté, ... à cause de sa boiterie...elle en souffrait beaucoup, car de cette place, elle ne voyait pas le tabernacle.

« Chaque fois qu'elle avait un moment libre, elle courait à la chapelle ; elle y passait une partie de ses récréations ; et parfois, au milieu d'une ronde, elle se détachait quelques secondes du groupe pour courir à la cour voisine, à la porte de la chapelle, et, par le trou de la serrure, contemplait le tabernacle. »

« Chaque dimanche, la supérieure faisait la lecture des notes de la semaine, suivie une fois par mois des récompenses...Or un dimanche que les notes de Germaine avaient été particulièrement élogieuses, voici qu'au milieu de l'impressionnant silence qui suivait la lecture, elle se leva et s'adressa à la supérieure : 'Ma Mère, dit-elle, en récompense accordez-moi de quitter la chapelle latérale et de me mettre en face du tabernacle : d'où je suis, je ne Le vois pas, Lui, Jésus'...La supérieure, émue de la ferveur que décelait cette demande, ne put qu'y accéder. Ce fut un beau jour pour Germaine.

Germaine enviait celles de ses compagnes qui étaient « Enfants de Marie » : cette petite congrégation regroupait les plus pieuses autour de la Sainte Vierge...mais on n'y était reçu qu'à 16 ans, et après avoir passé un stage d'aspirante. Devant le grand désir de Germaine, sa piété et ses vertus, la supérieure fit pour elle une exception unique et l'admit d'emblée parmi les Enfants de Marie, avant même sa première communion.

Cette **première communion** tant attendue fut enfin fixée au 16 juin, fête du Saint Sacrement en l'année 1892.

« Durant la retraite préparatoire, elle s'enferma jalousement dans sa prière, intensément recueillie....elle se mit à passer toute sa récréation à la chapelle. On lui fit observer qu'elle devait rejoindre les autres dans la cour. Alors elle s'isola avec Joannès, et, se promenant lentement avec elle : « parle-moi de mon Jésus » lui disait-elle. Et son amie de parler de l'unique objet qui l'intéressât : elle écoutait indéfiniment, attentive et ravie. Parfois un mot lui échappait 'Mon

Jésus... Quel bonheur ! je ne comprendrai jamais assez !...je pourrai toujours communier ! j'aurai toujours mon Jésus dans mon cœur ! »

Plus tard Joannès témoignera : 'je n'oublierai jamais l'accent avec lequel elle disait : « Mon Jésus... »

Le matin du grand jour, c'est dans une extase de bonheur qu'elle s'avança vers la Table Sainte, et ce fut alors un jaillissement d'amour, parmi les larmes et les sanglots de joie. ...Toute la journée elle demeura absorbée dans l'adoration et la gratitude, une allégresse bouillonnait en elle : « je suis heureuse !...heureuse », répétait-elle à Joannès quand elle la rencontrait.

Sa maman avait assisté à la messe avec ses deux petites sœurs. Elle murmura : « vous verrez que j'aurai une seconde fille religieuse. » ; le papa, ayant rejoint la famille après son travail, en embrassant Germaine le soir, lui dit : « Ma fille, je suis content et fier de toi : tu as été la plus sérieuse et la plus recueillie de toutes. »

Depuis lors la vie de Germaine consista à attendre de semaine en semaine, la communion du dimanche. Elle aurait voulu la recevoir chaque jour, mais ce n'était pas l'usage à cette époque. Quand elle sortait de son action de grâce elle semblait revenir du ciel.

Peu de temps après, elle reçut la confirmation à la cathédrale de Bordeaux. L'évêque lui donna le nom de Claire.

Le jour de sa première communion, la grande grâce que Germaine avait demandée à Jésus était de devenir religieuse.

Elle se sentait attirée par une vie de pure contemplation et elle confia à sa Sœur Lucia que c'est aux clarisses qu'elle pensa en premier.

Elle hésitait, car malgré son opération elle restait infirme et on lui avait répété que c'était un obstacle. D'autre part elle aimait les religieuses de Nazareth.

Elle s'en ouvrit au confesseur qui lui déclara qu'elle devait attendre ses 21 ans !!! attendre encore 7 ans paraissait tout à fait impossible à Germaine. Elle prit les choses en mains et s'adressa à la supérieure, Mère Marie-Saint-Pierre. Celle-ci qui avait su l'apprécier, eût été fort heureuse de l'accueillir, elle transmit la demande à la maison-mère, et là le refus fut net : l'infirmité de l'aspirante mettait obstacle à son admission.

La déception était dure...mais Germaine ne se découragea pas, prête à engager d'autres démarches,mais.....

Le sort s'acharne encore

« un jour de cette année 1892 sa mère vint lui annoncer que toute la famille quittait Bordeaux. Le père s'était engagé comme domestique-régisseur chez la marquise de Lascaze au château de Montauban, où madame Castang elle-même aurait un emploi...c'était à Casseuil, à 60 km de Bordeaux, dans la région de la Réole. »

Pour Germaine, c'est un déchirement, toute la famille s'en va, elle reste seule, n'ayant même plus la joie des visites que ses parents lui faisaient au refuge.

Mais le 30 décembre, le malheur s'abat à nouveau sur la famille : un télégramme arrive au refuge annonçant la mort subite de Mme Castang. Elle souffrait depuis bien longtemps d'une hernie qu'elle n'avait jamais pu faire soigner, or le mal empirant, sa patronne l'avait envoyée se soigner à Bordeaux. Elle n'eut pas le temps d'y arriver, elle mourut seule sur le quai d'une gare, elle n'avait que 41 ans.

Cette fois le coup est trop dur et si brutal, Germaine éclate en sanglots, elle est étourdie de douleur. Son premier geste fut d'aller se jeter aux pieds de la Sainte Vierge, puis elle parti pour Casseuil. Il fallait par bateau remonter la Garonne...elle n'arriva que le lendemain, courut à l'église.....où le service était en cours.

A la maison, elle trouva son frère Louis qui était au plus mal, et ils pleurèrent ensemble.

Mr Castang, dans sa douleur était désespéré : « qui va soigner le pauvre grand, et les petites ? » Lubine et Lucia avaient 7 et 6 ans. Germaine décida de rester auprès d'eux. Il n'y avait pas de lit pour elle, aussi elle dormit par terre sur une couverture alors que c'était l'hiver. Elle se donna sans compter et le soir du 6 janvier, une semaine après la maman, Louis s'éteignit dans les bras de sa sœur.

En ce début d'année 1893, Germaine revint à Nazareth avec ses deux petites sœurs, et c'est à bras ouverts que la supérieure accueillit les trois enfants si éprouvées.

Alors que Germaine aurait aimé s'occuper de ses deux petites sœurs, elles furent confiées à d'autres élèves...c'était dur pour Germaine, mais elle accepta sans mot dire.

Quelques temps plus tard, les sœurs de Nojals , se souvenant de la promesse faite à la maman d'adopter les deux fillettes si la mort l'empêchait de les élever, réclamèrent les enfants.

Fin septembre 1893, le curé de Nojals vint les chercher, Germaine les accompagna jusqu'à la gare...elle se retrouvait seule.

Germaine reprend ses projets de vie religieuse.

Germaine comprenant que son handicap est un obstacle pour entrer dans la vie religieuse, se décide à prier pour sa guérison, et obtint même de partir avec un pèlerinage pour Lourdes. Elle écrit à son papa : « j'aurais été si heureuse si j'avais été guérie ! mais il n'en a pas été ainsi. »

Germaine décide de se tourner vers le monastère des Clarisses de Talence tout proche du refuge. Dans le courant de l'été 1893, elle s'adressa au Père Firmin, gardien du couvent des franciscains proche du Refuge, le priant d'être son intermédiaire auprès des Clarisses.

Nouveau refus ... on disait qu'elle était trop jeune et que son état physique était un empêchement.

Elle ne se résigne pas et écrit à sa sœur Lucia, lui demandant d'intercéder pour qu'on l'accepte dans sa Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph. Sa sœur lui répond que son infirmité est un obstacle insurmontable...

La grande solitude et un oui qui grandit

Germaine est très éprouvée : elle est privée de ses deux petites sœurs, sa sœur aînée, en religion sr Marie de St Germain semble avoir des difficultés avec sa communauté, et ne répond plus à ses lettres depuis 6 mois. Ses frères Gilbert et Lévy ne veulent plus voir leur père, celui-ci ne répond plus à ses courriers...c'est la grande solitude.

Le 3 juin 1894, elle écrit à sa sœur : « si tu savais, chère sœur, comme c'est triste d'avoir loin de soi tous les siens !on dirait que je suis au rebus.» Elle se sentait comme abandonnée, sans avenir.

Finalement, Germaine n'y tient plus, elle part pour Nojals, va trouver son père, fait le va-et-vient entre lui et son frère Lévy, jusqu'à obtenir leur réconciliation.

Elle profite de ce séjour pour revoir les membres de la famille, dont les remarques vis-à-vis de son papa la font souffrir. Elle le défend de toutes ses forces.

Elle revoit avec bonheur les sœurs de l'école qui lui font fête. Elle leur parle de son grand désir de vie religieuse, leur réponse, toujours la même, l'anéantit.

« jusqu'ici j'ai vécu d'espérance, mais je viens de la perdre complètement...mes chères maîtresses m'ont dit que nulle part on ne me recevrait sans que je sois complètement guérie. J'ai donc rejeté tout espoir, et pendant deux ou trois jours mes larmes coulaient...Il m'est dur de prononcer le 'fiat' de la résignation. Prie pour moi... »

Après ce séjour à Nojals, elle repart pour Bordeaux, laissant son père désolé, car il aurait bien voulu la garder auprès de lui. Pour Germaine la décision est rude à prendre, mais même devant l'impossible, elle ressent toujours l'appel du Seigneur et veut y rester disponible.

Cependant, au travers de toute cette épreuve, sa vie spirituelle se creuse, et doucement, humblement, avec amour, elle va arriver à un 'Fiat', non plus de résignation, mais de pleine adhésion.

« tu dois t'étonner, dit-elle à sa sœur, que je ne te parle plus de venir avec toi ? Dans ta dernière lettre, tu m'as demandé d'être plus soumise à la volonté de Dieu. Eh bien, chère sœur, je suis toute résolue à faire la volonté du Bon Dieu ; je me suis jetée entre ses mains ; aussi à présent, quoiqu'il m'arrive, je redirai avec Jésus : FIAT ! »

« Tu dois te demander où je trouve ce courage. Eh bien, veux-tu que je te dise où je vais le puiser ? C'est dans l'aliment précieux dont je me nourris le dimanche. Oh ! Oui, chère sœur, tu ne pourrais pas croire ni comprendre la joie qui m'enivre quand je dois recevoir mon Jésus. »

Premier rayon d'espoir

Germaine avait un grand amour pour la Vierge Marie. Un jour, elle alla avec son amie Joannès, à Notre-Dame de Verdélais, non loin du Refuge. Là, elle pria avec ferveur, et son amie se rendit compte qu'il se passait quelque chose. Au sortir de la chapelle, elle pressa Germaine de questions.

« Que s'est-il passé ? La Sainte Vierge t'a parlé ? – oui répondit Germaine, elle m'a fait entendre que je serai religieuse, mais pour peu de temps. »

De ce jour, une grande paix était descendue dans le cœur de Germaine. Maintenant elle était sûre, son grand désir allait être exaucé, elle ne savait comment, mais elle pouvait attendre.

Le 6 avril 1896, lundi de Pâques, toutes les pensionnaires du Refuge étaient parties faire une grande promenade. Germaine était restée seule, car sa jambe ne lui permettait pas d'aller si loin. On lui proposa d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Talence avec une sous-maîtresse qui au retour lui propose de passer saluer sr Marie-Francesca, sœur tourière du monastère des Clarisses tout proche.

Pendant leur rencontre, Germaine ne peut s'empêcher de dire « ah, si je pouvais rentrer ! ». C'est comme un cri du cœur, jailli des profondeurs, et la sœur lui propose de rencontrer la Mère abbesse et de lui expliquer son cas.

On l'introduisit au parloir où 4 sœurs l'attendaient. Elles l'interrogèrent longuement... « nous fûmes profondément émues, écrit celle qui devait être sa maîtresse des novices, de sa candeur, de son humilité, de sa ravissante simplicité... nous fûmes conquises : sa cause était gagnée ».

La Mère abbesse la congédia en lui disant : « Priez et espérez »

C'est en pleurant de bonheur que Germaine rejoignit sa compagne, la joie l'étouffait.

Le mercredi suivant, au Refuge, elle fut appelée chez la Mère Marie-Saint-Pierre, qui tenait une lettre de la Mère abbesse des Clarisses, lui annonçant que Germaine Castang était admise au Monastère de l'Ave Maria.....

« Eh bien, petite cachotière, qu'avez-vous fait là ? lui dit la Mère... le bonheur de Germaine était si grand qu'elle ne pu répondre, et la supérieure l'embrassa tendrement, heureuse de voir enfin son grand désir exaucé. »

A Nazareth, tout le monde félicita Germaine et se réjouit avec elle, même si tout le monde se désolait de la perdre.

Le dimanche suivant, elle retourna au monastère où elle rencontra toute la communauté, et son entrée fut fixée au **12 juin, fête du Sacré-Cœur**.

Autorisation paternelle

Germaine n'ayant pas 18 ans, il fallait l'autorisation de son père, et celui-ci se faisait prier... voulant d'abord consulter sa fille aînée.

Germaine écrit donc à sa sœur : «explique les choses à papa et montre-lui que le vrai bonheur n'est pas ici-bas, mais qu'on le possède lorsqu'on est à Jésus sans retour..... »

Lucie se hâte d'écrire à son père, qui exige d'abord que Germaine vienne passer quelques jours chez lui : elle y passe une semaine et parle longuement avec lui. Elle fait ses adieux à la famille, aux lieux de son enfance.

Mais le papa a encore une exigence : il veut une photo de sa fille... et c'est grâce à lui que nous connaissons les traits de Germaine dans son costume d'Enfant de Marie.

Germaine envoie la photo à son père en le pressant de répondre vite : « te voilà satisfait, remplis ta promesse... tâche donc, bien-aimé papa, de ne pas me faire attendre. Chaque jour mon cœur va battre jusqu'à ce que je voie ta lettre... »

La lettre arrive enfin !

La porte s'ouvre enfin !

Le 12 juin, Germaine arrive enfin au monastère, accompagnée par un petit groupe d'amies. Pour Germaine, c'était comme la porte du ciel qui s'ouvrait enfin devant elle. Mère Claire-Isabelle souriante l'embrassa et la confia à Mère Séraphine, maîtresses des novices.

Au chœur, on la conduisit à sa place dans les stalles, tout près du petit autel où était le Saint Sacrement. Puis on la mena à la salle du chapitre pour la revêtir de l'habit des postulantes, puis à la salle du noviciat où on lui présenta sr Marie-Pia, jeune sœur qui devait l'initier aux usages du monastère.

Après les vêpres, les volets du tabernacle s'ouvrirent et durant une heure, elle put adorer le Saint Sacrement exposé dans l'ostensoir... chaque jour désormais, elle aurait ce bonheur.

Germaine découvrait avec émerveillement le déroulement d'une journée de clarisse et elle accueillait tout simplement, avec bonheur, mais en n'hésitant pas à poser des questions devant tel ou tel usage qui l'étonnait.

Vers la prise d'habit

En quelques mois, Germaine fait d'immenses progrès spirituels, qui frappent tout le monde. « le tabernacle l'attirait comme un aimant...le dimanche, elle passait toute sa journée au chœur, absorbée dans l'adoration. »

« Lorsque je ne pouvais pas faire oraison, raconte une novice, je regardais Germaine : sa seule vue jetait mon âme dans les flammes du divin amour, et je ne perdais pas le temps de l'oraison. »

La prise d'habit est fixée au 21 novembre, fête de la Présentation de Marie au temple. Elle s'y prépare par 3 jours de retraite. Devant les élans excessifs de Germaine, la maîtresse des novices devait rester vigilante et lui dit un jour : « Faites le sacrifice de vos sacrifices. »

Jour de grand bonheur ! elle essaie d'écrire ses impressions : « mon cœur est enivré de bonheur...la plume ne peut marcher entre mes doigts... » ; le lendemain elle essaie à nouveau d'écrire : « aujourd'hui aussi bien qu'hier, je me sens incapable d'exprimer ce que j'ai ressenti de joie et de bonheur. Qui pourrait dire comment tu as battu, mon pauvre cœur ! Jésus seul en a le secret... »

Elle disait à Mère Séraphine : « c'est ici mon centre, j'ai trouvé ce que j'ai cherché...j'ai trop de bonheur ! »

Ce jour-là, au cours de la récréation où toute la communauté la fêtait, elle fut prise soudain d'un étrange malaise et dut quitter la salle, on s'empressa, on lui donna un cordial...c'était les premiers signes de la maladie...mais personne ne s'en doutait, on avait mis cela sous le compte de l'émotion.

Vers le ciel !

Bientôt, une étrange fatigue s'abat sur sr Marie-Céline, qui se jette dans les bras de Mère Séraphine en lui disant : « je n'en peux plus, je souffre trop. » La Mère l'interroge et comprend vite la gravité : la phtisie se déclarait de façon foudroyante.

Elle sortit pour aller pleurer, puis se rendit chez la Mère Abbessse pour l'informer, celle-ci en avait le pressentiment depuis quelques jours. Le lendemain, le médecin se déclare impuissant, la maladie était certainement en germe depuis plusieurs années.

Comment raconter les mois qui suivirent ?...en lisant « Fleur de cloître », récit écrit par Mère Séraphine quelques mois après la mort de sr Marie Céline, j'ai été bouleversée par tout l'accompagnement et les soins dont elle fut entourée.

Un jour qu'une violente quinte de toux l'oblige à quitter le réfectoire, Mère Séraphine la suivit et la trouve en larmes...elle comprend son inquiétude, on ne gardait pas habituellement une novice malade, et lui dit : « vous resterez ici. Notre bonne Mère Abbessse ne veut pas que vous soyez soignée ailleurs qu'au monastère, et ce sera moi votre infirmière. » Toute la communauté approuvait cette décision, car on la chérissait.

Vers la fin de cette année 1896, on l'installa dans une chambre d'infirmierie qui devint pour elle un oratoire, un sanctuaire.

A la fois, on cherchait ce qui pourrait lui faire plaisir, quitte à courir tout Bordeaux pour trouver les premières fraises, et surtout l'accompagnement spirituel de Mère Séraphine aidait sr Marie-Céline dans tous ses combats et dans la pleine acceptation de cette dure réalité.

Le cardinal archevêque de Bordeaux, Mgr Lecot vint la visiter par 2 fois, et lui permit de faire sa profession *in extremis* quand ses supérieures l'estimeraient opportun. Grande joie pour sr Marie-Céline, c'est bien ce qu'elle voulait : mourir religieuse. Dès lors, elle ne fit que se préparer.

Dans la nuit du 20 mars, son état s'aggrava, et on lui annonça qu'elle allait recevoir les sacrements et faire sa profession. Explosion de joie.

Elle voulut qu'on fasse de ce jour son plus beau jour de fête. Les novices décorèrent sa chambre de guirlandes de roses blanches. Un reposoir avec l'Enfant Jésus de Prague était garni de fleurs pour recevoir le Saint Sacrement. Etaient déposés là le voile, le crucifix et l'anneau de profession.

Toute la communauté était auprès d'elle pour cette simple et émouvante célébration. Marie-Céline était sereine, heureuse, elle répétait : « Le ciel ! le ciel ! Quel bonheur ! Faire mes vœux et partir !... »

Marie-Céline vécut encore 70 jours après sa profession. Les sœurs l'entouraient de soins avec tendresse. Elle écrivit à sa sœur et à son père pour leur dire adieu. Elle se dépouilla de tout ce qui pouvait lui rester comme objets personnels, distribuant ses images pour remercier telle ou telle sœur de leurs services auprès d'elle.

Le dernier combat fut rude, elle subit les attaques de Satan qui se manifesta par du vacarme nocturne, des visions effrayantes, des tourments de toutes sortes. Avec l'aide de Mère Séraphine, elle fit de la Vierge Marie son rempart.

Dans le même temps, il se passait d'autres choses au Monastère : par moments le monastère s'emplissait de parfums de fleurs et les sœurs entendaient des chants angéliques. Plus la fin approchait, plus ces manifestations du ciel se multipliaient, des parfums de rose emplissaient la chambre et le chœur.

Le ciel s'ouvre enfin !

Dix minutes avant de rendre le dernier soupir, Marie-Céline tourna ses regards du côté droit de son lit et, se mettant à sourire délicieusement, elle dit à celles qui l'entouraient :

« *Ne voyez-vous pas cette Dame qui est là ? ... Oh ! qu'Elle est belle !* »

Et trois fois de suite, comme en extase, elle répéta ces mêmes paroles.

Et ses regards ravis demeuraient attachés sur la céleste vision. Tout à coup, elle s'écria :

« *J'entends des cloches qui sonnent ...* » ; puis, regardant en face d'elle, dans le fond de la pièce, elle ajouta : « *Je vois beaucoup de petites filles vêtues de blanc...* »

Les anges et les vierges venaient à la suite de Marie chercher la fiancée du Christ. Marie-Céline se redressa peu à peu sur son oreiller comme attirée par ce spectacle du ciel, ses yeux ravis le contemplèrent longuement tandis que sa gorge exhalait une sorte de roucoulement de joie émerveillée... puis, inclinant doucement la tête à droite, dans un dernier et bienheureux sourire, elle expira entre les bras entrelacés de ses deux Mères.

C'était le 30 mai, un dimanche, à trois heures du matin. Elle avait 19 ans et six jours.

-image tombe actuelle à Nojals.

**« J'ai résolu que je serai,
une violette d'humilité,
une rose de charité,
un lys de pureté,
pour JESUS »**

- photo gros plan
- Sr Marie-Céline a été béatifiée à Bordeaux le 16 septembre 2007

Sr Claire-Marie TOULOUSE

Bibliographie :

Toutes les citations sont extraites des livres suivants :

- La petite Sœur Céline du Père Martial LEKEUX ofm**
- Fleur du cloître de Sœur Marie-Séraphine, maîtresse des novices à Talence**
- **La Sainte de Bordeaux de Bernard Peyrous Editions de l'Emmanuel**
- Le site Marie Céline : www.soeurmarieceline.org**

La Commission Pastorale Jeunes et Vocations de la Confédération Ste Agnès de Prague a fait un CD-Rom pédagogique auquel nous avons décidé d'ajouter un dossier Marie-Céline.

Ce CD-Rom est le fruit d'une collaboration des différentes branches de la Famille Franciscaine dans un partage d'expériences, c'est un outil de travail.

Pour le dossier Marie-Céline, nous avons travaillé 5 thèmes :

- **Un tempérament bien trempé !**
- **4 ans : quand l'handicap survient.**
- **Dans la misère, un déploiement d'amour.**
- **Germe de Paix dans une famille en crise.**
- **Enfin Clarisse ! « Oh ! c'est trop de bonheur ! »**

Pour chacun de ces thèmes notre démarche a été identique :

- Regard sur Marie-Céline à travers des petits récits de sa vie.
- Et nous ? comment Marie-Céline peut-elle être pour nous un modèle, un exemple, un encouragement pour aller plus loin, plus en vérité dans notre vie chrétienne ?
- Un texte pour prier : la Parole de Dieu est là pour nous aider à approfondir.

Il faudrait aussi ajouter l'un ou l'autre texte de François et de Claire pour enraciner notre démarche franciscaine, car Marie-Céline est bien de notre Famille.

Vous pouvez vous procurer cet outil à l'adresse suivante :

**Sœur Christine-Marie
Monastère des Clarisses
1 rue Sainte Claire
62 000 ARRAS
steclaire-arras@wanadoo.fr**